

Lettre de Wavreumont

Périodique trimestriel

N° 166

Avril-mai-juin 2023

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, 4970 Stavelot

Bien chers amis,

Dans nos monastères et congrégations, les réunions tournent beaucoup autour du thème de l'avenir de nos communautés dans un contexte de vieillissement et de crise des vocations. Il est vrai qu'il y a de quoi méditer sur la situation du monde et de notre Église; et de nombreux auteurs ne s'en privent pas, certains maintenant un brin d'optimisme, d'autre percevant le début d'un effondrement.

Pour ma part, deux personnages m'ont fait réfléchir à ce propos. Le premier est l'empereur romain Julien l'apostat. Celui-ci était un passionné de culture, de littérature, de philosophie gréco-romaine. Bien qu'il eût un évêque comme précepteur dans sa jeunesse, il honorait les dieux traditionnels de Rome, pratiquait le mystère de Mithra, et cherchait à contrer la montée du christianisme, déjà bien installé dans les sphères du pouvoir depuis l'empereur Constantin.

Devenu lui-même un successeur de cet illustre *imperator*, il chercha à rétablir les sacrifices et le culte rendu aux anciens dieux. Il souffrait de voir les grands temples à l'abandon et un résidu de clergé païen corrompu et désœuvré. À vrai dire, cela le rendait malade. Il embaucha donc des prêtres, leur donna une formation et organisa des sacrifices grandioses pour promouvoir la culture romaine par une propagande adaptée.

En vrai philosophe, il répugnait à utiliser la violence et voulait convaincre par la raison. Mais inévitablement, il y eut des tensions et des affrontements avec les chrétiens, si bien qu'il promulgua un décret interdisant d'enseigner le christianisme et la Bible, n'autorisant, dans les écoles, que la philosophie et la culture classiques. Grégoire de Nazianze a fulminé contre cette décision. Certains ont essayé de la contourner. Un père et son fils, nommés Apollinaris, entreprirent de réécrire la Bible sous forme de pièce et de tragédie grecques : le Nouveau Testament sous forme de dialogues socratiques, imitant Platon, et un condensé de l'Ancien Testament en 24 chapitres d'alpha à oméga. Le document fut présenté à l'empereur qui répondit à l'évêque responsable : "J'ai lu, j'ai compris, je condamne." Et saint Basile envoya à son tour une missive d'une seule phrase à Julien : "Tu as lu, mais tu n'as pas compris, car si tu avais compris, tu n'aurais pas condamné."

Le monde de l'empereur est en train de passer et ses tentatives de retour en arrière n'aboutissent pas. Aujourd'hui ce sont les chrétiens qui ont l'impression que leur monde est en danger de disparition. Ce ne sont plus les temples, mais les églises qu'on abandonne. Si nous restons au niveau de pensée de Julien, nous ne pouvons qu'éprouver tristesse et crainte, car

maintenir le passé ou revenir en arrière est impossible. Mais paradoxalement, c'est un texte de son monde, l'Odyssée d'Homère, qui peut nous livrer une parabole sur le rôle de l'Église aujourd'hui.

Ulysse est parti depuis longtemps de son royaume d'Ithaque. La guerre de Troie a été longue et le retour aussi. Pourtant le voici à la porte de sa maison. Il est en haillons, il est sale et a vieilli. Personne ne le reconnaît sauf son vieux chien. Le mendiant de service veut le molester, le voyant comme un concurrent possible. La bagarre amuse les prétendants qui n'ont aucun scrupule à laisser maltraiter un étranger. Ils dévorent depuis longtemps les biens d'Ulysse, attendant que Pénélope se décide à épouser l'un d'entre eux. Cette dernière croit encore au retour de son mari. Elle reproche à son fils Télémaque d'avoir manqué d'hospitalité envers cet étranger qu'elle ne reconnaît pas non plus. Ce jeune s'avoue perdu dans cette situation où les sans foi ni loi dominent la situation. Il faut rétablir l'ordre et la coutume. Aussi Pénélope demande qu'on procède au lavement des pieds de cet homme. Mais qui va le faire ? Un des prétendants ? Inutile d'y songer. Pénélope ? C'est la maîtresse de maison, ce serait déplacé. Ses servantes ? Elles le méprisent pour son apparence et son odeur. Alors qui ? Mais elle aperçoit la vieille nourrice d'Ulysse, toute courbée dans un coin. Elle ne sait plus faire grand-chose et elle radote, mais peut-être ferait-elle quand même l'affaire... Et c'est elle, en effet, qui en lavant Ulysse va le reconnaître par une cicatrice qu'il avait au pied suite à un accident dans sa jeunesse.

Un roi qu'on attend depuis longtemps et qui tarde à venir.

Une situation d'injustice où les valeurs éthiques sont bafouées.

Le lavement des pieds.

La reconnaissance de celui qu'on attendait par la marque d'une blessure au pied.

Cette vieille nourrice, toute courbée, est peut-être l'image de l'Église aujourd'hui : pauvre, âgée, apparemment inutile, mais pourtant celle qui indique du doigt Celui qui sauve : Jésus. A partir de là un renouveau est possible.

Paix et bonnes vacances à tous.

Frère Renaud

LE MAL

Il m'a été demandé d'animer cette journée autour de la question du mal, et de l'aborder à deux niveaux. D'abord, le mal comme question et mystère, dans sa dimension phénoménologique et dans sa dimension biblico-théologique. Ensuite, dans une perspective spécifiquement théologique : que peut-on dire du thème proprement chrétien de la rédemption ?

II. Le Christ rédempteur

1. Que signifie le mot rédemption ?

Le mot rédemption¹ est souvent utilisé par l'Église pour parler du salut apporté par le Christ. Que dit-on par-là ? Quelques brèves observations d'abord.

Dans le Nouveau Testament, le mot grec, que la traduction liturgique de la Bible traduit par rédemption est *apolutrôsis*. Ce mot apparaît sept fois : une fois dans l'évangile de Luc et six fois dans les lettres de Paul². Chez Luc (21,28) : "Quand ces événements [ceux de la fin des temps] commenceront à se produire, redressez-vous et relevez la tête car votre rédemption est proche" (La Bible de Jérusalem et Traduction Œcuménique de la Bible utilisent ici *délivrance*³). Chez Paul, les deux références les plus claires sont dans la lettre Éphésiens : "En lui, nous avons la rédemption, le pardon de nos fautes" (1, 7), et dans la lettre aux Colossiens : "En lui, nous avons la rédemption, le pardon des péchés" (1, 14).

Que signifie le mot grec ? Il vient d'un mot, *lutron*, qui signifie rançon. *L'apolutrôsis* est la libération de l'esclave ou du prisonnier par le versement d'une rançon. C'est pourquoi d'autres mots apparaissent aussi : rachat ou satisfaction, c'est-à-dire l'acte par lequel on obtient la réparation d'une offense. L'utilisation du mot rançon par saint Paul laisse bien des questions ouvertes. Pourquoi une rançon devait-elle être payée ? À qui devait-elle être payée ? On dira parfois que l'homme pécheur est captif du diable et que donc c'est à lui que la rançon doit être payée par le Christ. Pour nous, ce n'est pas compréhensible.

En Occident, la signification du mot se précise à partir de saint Anselme au 11^e siècle. "Partant des conceptions communes du droit germanique, il fait valoir que tout tort causé appelle un châtement ou une satisfaction. Celle-ci doit correspondre à l'importance de la perte, elle doit même la surpasser, pour compenser aussi la souffrance de la personne lésée⁴. Le péché, qui lèse un Dieu infini, est un mal infini, qui appelle donc une satisfaction d'une valeur infinie. C'est ce qu'aucun homme ne peut apporter, car tous les hommes sont finis et coupables. C'est pourquoi l'acte du Christ était nécessaire, lui dont le sacrifice sur la croix présentait une valeur infinie parce qu'il était Dieu en même temps qu'homme⁵."

¹ Un ensemble de mots est proche de celui de rédemption, mots très présents dans la liturgie : sauver, sauveur et salut. Dans l'Ancien Testament, et en particulier dans les psaumes, c'est toujours en lien avec la détresse du croyant au cœur de sa situation, ce croyant qui implore d'être libéré, d'être sauvé. Dans le Nouveau Testament, c'est directement lié à l'œuvre du Christ. Chez saint Paul, en particulier dans la lettre aux Romains, c'est en lien avec le thème de la justification, et donc, comme la rédemption, en lien avec le péché.

² Lc 21, 28 ; Rm 3, 24 ; Rm 8, 23 ; 1 Co 1, 30 ; Ep 1, 7 et 14 ; Col 1, 14.

³ Pourquoi *délivrance* alors que dans tous les textes de Paul, c'est *rédemption* ?

⁴ En droit actuel, on parle de dommage moral.

⁵ Raymund SCHWAGER, dans le *Dictionnaire critique de théologie*, article Salut (PUF, 2007).

Le Centre national de ressources textuelles et lexicales donne une brève définition de la rédemption : "Jésus-Christ, qui, par sa crucifixion, a racheté le genre humain et l'a sauvé de la mort éternelle." Cela correspond bien à la doctrine classique. Le Petit catéchisme préconciliaire (mon exemplaire date de 1952) disait : "Nous appelons Jésus Christ notre Rédempteur, parce que, par sa passion et sa mort, il a satisfait à la justice divine pour tous nos péchés, et nous a délivrés ainsi de la domination du démon et de la mort éternelle" (question 88).

J'ajoute encore une observation. L'actuel Catéchisme de l'Église catholique (1992) utilise à de multiples reprises les mots *rédemption* ou *Rédempteur*, mais sans jamais les définir. Il est clair cependant que les mots sont toujours utilisés en lien avec le péché, avec en arrière-fond la théologie du péché originel.

Je retiens à ce sujet deux citations de ce Catéchisme : "Le récit de la chute (Gn 3) utilise un langage imagé, mais il affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu *au commencement de l'histoire de l'homme*. La Révélation nous donne la certitude de foi que toute l'histoire humaine est marquée par la faute originelle commise par nos premiers parents" (390). Et encore : "L'harmonie dans laquelle ils étaient, établie grâce à la justice originelle, est détruite ; la maîtrise des facultés spirituelle de l'âme sur le corps est brisée ; l'union de l'homme et de la femme est soumise à des tensions ; leurs rapports seront marqués par la convoitise et la domination. L'harmonie avec la création est rompue" (400).

Pour nous, ces affirmations ne peuvent plus avoir aucun sens. Oui, le langage du troisième chapitre de la Genèse est imagé (comme tout le double récit de la création). Et il est bien que le Catéchisme le reconnaisse. Mais ce que les sciences de l'évolution nous disent avec le plus haut degré de certitude, bien que dans le détail beaucoup de choses nous échappent encore, c'est qu'il n'y a pas eu un événement historique, un fait au commencement de l'histoire de l'homme ; il n'y a pas eu non plus un couple originel, et donc pas une faute originelle commise par lui. De plus, l'idée d'une totale harmonie qui aurait existé à l'origine et qui a été perdue, est une représentation purement imaginaire. L'idée de chute est devenue pour nous totalement inconsistante : il n'y a pas eu un avant. En conséquence l'idée très fréquente de restauration dans la liturgie est tout aussi inconsistante.

J'ai dit que le récit de Genèse (chapitre 3), récit symbolique et mythique, nous disait des choses fondamentales sur notre condition humaine et sur l'expérience du mal, et j'ai essayé de le montrer. Cela étant, la théologie classique de la rédemption qui, dans sa formulation, n'est plus acceptable, n'a-t-elle rien à nous dire aujourd'hui ? Autrement dit, y a-t-il un rapport entre ce que Jésus a été et sa destinée et notre expérience du mal ?

Pour rejoindre cette question, il nous faut une approche à deux niveaux différents. Le premier est celui de la figure humaine de Jésus : sa manière d'être, sa manière de vivre, son comportement, son message. Le second niveau est lié à la réponse que nous donnons à la question que Jésus a posée à ses disciples : qui dites-vous que je suis ?

2. La figure humaine de Jésus

Jésus, cet homme de Nazareth, est une figure humaine et spirituelle marquante, c'est une évidence. Il parle aujourd'hui non seulement aux croyants, mais aussi à de nombreuses personnes d'inspiration religieuse ou humaniste. Son humanité est-elle absolument unique ? Oui, au sens où toute personne est unique, non si on veut voir en lui un être absolument exceptionnel et sans commune mesure avec aucun autre être humain remarquable. Parce que

Jésus était homme, il était aussi un être limité et n'était pas parfait : il n'est pas le modèle absolu d'humanité. Je l'ai déjà souligné : il était homme et pas femme, ce qui n'est pas une perfection, mais une limite. Il était marqué par son temps et sa culture. Il pensait que la terre est plate et que les derniers temps étaient tout proches. Il partageait aussi certains préjugés de son milieu et de sa culture. Son accueil un peu brutal de la femme syrophénicienne l'implorant pour son fils nous étonne, quand il la compare à des petits chiens (qu'on pense à certaines réactions spontanées aujourd'hui vis-à-vis des musulmans, par exemple). Pour toute autre personne on parlerait de péché devant de tels préjugés méprisants. La sainteté de Jésus (pas plus que la nôtre) ne consiste pas à ne pas avoir de préjugés, mais à être capable de se laisser déplacer par la rencontre de l'autre.

Cela dit, qu'en est-il du rapport de Jésus au mal ? À ce sujet, trois observations.

Il y a d'abord le récit des tentations présent dans les trois premiers évangiles. Ce récit est évidemment symbolique. C'est une construction littéraire : il n'y avait pas de témoin lors de ce séjour au désert, et il n'est pas vraisemblable que Jésus ait raconté dans le détail à ses disciples ce qu'il y a vécu. Mais le récit dit quelque chose d'important. Comme être humain, Jésus a réellement été tenté : l'attrait de l'avoir, l'attrait de la valorisation de soi, l'attrait du pouvoir. On peut penser que les disciples ont perçu des indices de ces tentations. Le plus clair touche au pouvoir. Certains espéraient qu'il joue le rôle du messie libérateur et qu'il prenne le pouvoir. Certains l'y ont peut-être poussé. Après sa confession de foi, Pierre ne comprend pas ce que Jésus dit de ce qu'il pressent des menaces qui pèsent sur lui : Pierre refuse d'envisager une telle perspective. Si Jésus est alors tellement violent vis-à-vis de lui (Arrière de moi, Satan !) comme vis-à-vis de nul autre, on peut penser que c'est parce que cela touchait quelque chose de sensible en lui. On peut donc dire que Jésus a dû lutter contre le mal en lui-même pour accéder à une vraie liberté.

Ensuite, il y a le comportement quotidien de Jésus. Constamment, il se laisse toucher par les situations de souffrance des personnes qu'il rencontre. Il avait certainement des dons de thérapeute, ce qui n'était pas exceptionnel à l'époque. Mais il n'agit jamais pour se mettre en avant : à diverses reprises, il demande la discrétion à ce sujet. Dans la rencontre, dans la qualité de l'accueil, il libère la personne, lui ouvre l'accès à sa propre dignité. Et quand il dit : "Ta foi t'a sauvé", on peut entendre : tu as en toi les ressources cachées pour vivre authentiquement. Il n'est jamais dit : foi en Dieu ou foi en Jésus. Il en va de même pour le pardon : tu n'es pas identifié à ta faute, tu n'es pas réduit à ton péché. Tu as en toi une dignité fondamentale que tu ne reconnais plus. Cela permet à la personne de se réconcilier avec elle-même, avec les autres et de retrouver une place dans la communauté dans la dignité, et aussi de se réconcilier avec Dieu, et par là d'accéder à une véritable paix intérieure.

Enfin, Jésus est lucide en ce qui concerne les causes du mal : la situation de mépris dans laquelle vivent les gens (les pauvres et les pécheurs, dit le texte évangélique) et la pauvreté qui est la leur ne sont pas des conditions naturelles. Elles sont l'effet d'une culture religieuse d'exclusion qui se signifie dans les règles de pureté. Elles sont l'effet de l'exploitation économique qui s'exprime dans l'idolâtrie de l'argent. Elles s'expriment dans la domination et l'humiliation de l'occupation. Par rapport à tout cela, Jésus se montre un homme profondément libre, n'hésitant pas à des pratiques transgressives. Mais ce n'est pas un révolutionnaire ; il n'appelle pas à un soulèvement, conscient sans doute de ce que cela conduirait à un bain de sang. Il invite chacun au possible, là où il est : changement du regard, changement du cœur, pratiques ouvrant à la vie. En raison de sa liberté, de sa mise en cause de l'ordre établi, il est arrêté, condamné et exécuté, comme tant d'autres témoins et martyrs.

Ces attitudes et ces comportements de Jésus et les paroles qui les accompagnent peuvent nous inspirer et nous guider dans la manière dont nous pouvons affronter le mal. Elles peuvent nous inspirer comme croyants, mais elles peuvent aussi inspirer ceux qui, sans croire, sont touchés par la figure de Jésus.

3. La croix et le mystère du mal

La théologie traditionnelle de la rédemption est bien exprimée par le Petit catéchisme préconciliaire déjà cité : "Nous appelons Jésus Christ notre Rédempteur, parce que, par sa passion et sa mort, il a satisfait à la justice divine pour tous nos péchés, et nous a délivrés ainsi de la domination du démon et de la mort éternelle." Un lien fort est affirmé entre la mort de Jésus sur la croix et le péché, et l'idée de satisfaction pour le péché, c'est-à-dire d'un prix à payer. Cette affirmation repose directement sur les lettres de Paul : les expressions des lettres aux Éphésiens : "En lui, nous avons la rédemption, le pardon de nos fautes" (1, 7) et aux Colossiens : "En lui, nous avons la rédemption, le pardon des péchés" (1, 14), sont très claires en ce sens, sauf qu'il y est question de pardon et non de satisfaction, ce qui est assez différent. Ce lien entre la croix et le péché s'éclaire à partir de la théologie paulinienne développée dans la lettre aux Romains, dans la parallèle établie entre Adam et le Christ : "Comme par la faute d'un seul ce fut pour tous les hommes la condamnation, ainsi par l'œuvre de justice d'un seul, c'est pour tous les hommes la justification qui donne la vie" (5, 18). Le raisonnement de Paul sera dans la suite thématiqué par la théologie du péché originel, en raison de la référence à Adam, théologie dont j'ai souligné le caractère non pertinent et non crédible aujourd'hui.

Mais alors, n'y a-t-il rien à retenir de cette théologie de la croix et de son lien avec le péché ? Comme je l'ai dit, la réponse à cette question dépend de la réponse préalable que nous donnons à la question de Jésus : "Qui dites-vous que je suis ?"

Pour beaucoup de croyants aujourd'hui, croyants qui se reconnaissent comme chrétiens, Jésus est un homme particulièrement remarquable et inspirant. Cet homme a marqué profondément l'histoire de l'Occident et de l'Orient proche, mais pas l'ensemble de l'Asie, de l'Océanie, de l'Afrique ni des Amériques, sauf de façon plus récente pour ceux-ci en raison du processus de colonisation. Ce Jésus est un homme comme nous, il n'est pas de nature divine. Il est fils de Dieu comme nous le sommes, sans différence. Sa mort sur la croix ne peut donc avoir de portée universelle. Pour une partie de ces croyants, il n'y a pas non plus d'horizon de résurrection ni pour Jésus lui-même ni pour les hommes. Dans cette perspective, la mort de Jésus est celle d'un martyr, mort qui a eu des effets historiques considérables en raison de la suite donnée à cet événement par les disciples de cet homme. Dans les années 50, un célèbre exégète allemand, Marxsen, grand prédicateur, a lancé l'expression "l'affaire de Jésus continue" pour dire le sens de la résurrection.

Si, par contre, nous accueillons la confession de foi traditionnelle de l'Église qui s'exprime dans le credo, quelle qu'en soit la formulation, nous pouvons donner une réponse tout à fait différente à cette question du lien entre la croix et le péché. Que dit cette confession de foi ? Jésus, cet homme de Nazareth, ce prêcheur et guérisseur, est ressuscité, il est vivant, et il est reconnu comme le véritable Fils de Dieu : il appartient ainsi à la divinité de Dieu. Le prologue de l'évangile de Jean est très clair à cet égard. "Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu." De façon moins soulignée que chez saint Jean, il faut remarquer que l'évangile de Marc, le plus ancien des évangiles, commence par ces mots : "Commencement de l'évangile de Jésus Christ Fils de Dieu" (1, 1) et, à la fin de l'évangile, au pied de la croix, le centurion déclare : "Vraiment cet homme était Fils de Dieu" (15, 39). Je ne m'arrête pas ici à la question de savoir comment nous pouvons comprendre

que soit née une telle foi en cette qualité de Fils de Dieu attribuée à Jésus au sein de la communauté de ses disciples, en lien évidemment avec ce qu'a été l'expérience de la résurrection par ces disciples. Je ne m'arrête pas non plus à la troisième figure qui est celle de l'Esprit, et donc à l'image trinitaire du Dieu confessé par la foi chrétienne.

Personnellement, j'adhère pleinement à cette confession de foi. Comment alors, puis-je relire et comprendre ce qui est dit du lien entre la croix et le péché, ou faudrait-il dire plus généralement la question du mal ?

Pour la foi, celui qui meurt sur la croix, n'est pas un être humain quelconque. Dans son humanité, Jésus est humain sans aucune exception par rapport à notre humanité, avec toutes ses limites, je l'ai souligné. Mais avec les premières communautés chrétiennes, nous disons de cet homme : il est le Fils de Dieu. En un certain sens, celui qui meurt ainsi sur la croix, c'est Dieu lui-même corporellement. Une prédication ancienne, du 4^e siècle, attribuée à saint Épiphane, dit ceci : "Dieu s'est endormi dans la chair et il a éveillé ceux qui dorment depuis les origines. Dieu est mort dans la chair et le séjour des morts s'est mis à trembler." Dieu est mort dans la chair, l'expression est particulièrement forte. Or cette mort, n'est pas non plus n'importe quelle mort. Jésus n'est pas mort de maladie ni de vieillesse. Il meurt martyr, martyr de la foi, martyr de la justice. En ce sens, Jésus meurt de la violence du monde, cette violence qui agit en ce lieu, en ce moment, violence de la religion, violence de l'occupation, violence des puissants et des riches. On peut donc dire qu'en Jésus, Dieu porte sur lui la violence du monde, ou le mal du monde.

Alors que Jésus est condamné comme criminel subversif par le pouvoir romain et comme blasphémateur par le pouvoir religieux juif, les disciples font l'expérience imprévue et improbable qu'il est vivant, et ils disent qu'il est ressuscité : Dieu a pris parti pour lui. C'est ce que dit Pierre dans l'un de ses premiers discours : cet homme condamné, Dieu l'a ressuscité.

Sur la croix, Dieu porte sur lui le mal humain, ce mal porteur de mort. Parce que c'est Dieu qui se livre ainsi, cet acte est fait au bénéfice de tous les hommes. Saint Jean exprime clairement le sens profond de cette foi. D'une part, il met sur les lèvres de Jésus cette affirmation : "Je ne suis pas venu juger le monde, mais le sauver" (12, 47), d'autre part, il dit : "Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime" (15, 13). Et Jean dit encore : "Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique" (3, 16). Dans cette perspective johannique, on n'est plus du tout dans la représentation du jugement, de la rançon et de la dette, mais de l'amour de Dieu pour le monde, pour l'homme, pour tous les hommes. Il y a là une dimension proprement universelle de la croix, et donc aussi de la résurrection. Il faut souligner que chez Jean, Jésus parle de sauver le monde : ce n'est pas sauver les croyants. Il y a une dimension proprement universelle dans l'acte de Jésus Fils de Dieu.

Ce caractère universel de la signification et de la portée de la mort de Jésus sur la croix est, de son côté, fortement affirmé par l'expression *une fois pour toutes* dans la lettre aux Hébreux, où elle intervient cinq fois, toujours en rapport avec la croix et le péché. "Comme le sort des hommes est de mourir une seule fois, ainsi le Christ fut offert une seule fois pour enlever le péché de la multitude" (9, 27-28)⁶. Jésus s'est offert lui-même, autrement dit, il a assumé

⁶ En ce sens, si on prend au sérieux l'incarnation, il n'est pas pensable que Dieu, en tant que Fils, se soit incarné aussi à un autre moment de l'histoire ou ailleurs.

librement d'aller jusqu'au bout, jusqu'à la condamnation qui se profilait clairement. Par rapport aux sacrifices, "il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même" (7, 27). La lettre aux Hébreux, en parlant de la mort de Jésus comme sacrifice de lui-même ôte toute signification aux sacrifices cultuels. La théologie de la messe comme sacrifice (ce que souligne encore davantage la nouvelle traduction française du missel) est un détournement de la théologie de cette lettre.

Qu'est-ce que cette théologie nous dit au sujet de ce thème de la rédemption ? En Jésus, Dieu est devenu humainement partie prenante de notre histoire. Ni le mal ni la mort n'auront le dernier mot. Notre Dieu est un Dieu de vie, et sa puissance de vie est aussi puissance d'amour, car "Dieu est amour", selon la première lettre de Jean (4, 8). Cela ne répond pas à la question : d'où vient le mal ? J'en reste à la lecture de Ricoeur, le serpent est expression de l'énigme de cette origine. Il n'y a pas non plus de réponse à la question : comment une telle radicalité du mal peut en venir à habiter au cœur de l'homme et conduire son action meurtrière ? Cette foi peut nous aider à vivre avec le mal, à lutter contre lui là où nous en avons la possibilité, que ce soit en nous-mêmes, autour de nous ou dans la société. Cette foi peut aussi soutenir une certaine liberté dans la confiance : Dieu source de vie nous accompagne et nous promet de nous partager sa vie dans et par la résurrection des morts.

Cette foi n'est pas évidente : autrement elle ne serait pas une foi. Elle ne s'impose pas. Il est possible honnêtement de lire et d'interpréter autrement les textes, de lire et interpréter autrement l'expression de la foi de l'Église. Je pense qu'accueillir cette expression de foi, dans une relecture à la fois ouverte et critique, est source de lumière et source de sens.

Cette expression théologique de la foi à partir de la tradition repose sur une vision spirituelle et mystique de notre réalité humaine : le croyant qui partage cette expression de foi croit qu'elle correspond à la réalité même dans toute sa profondeur, réalité de notre existence, réalité du monde. Foi en la réalité d'une source de vie qui ne cesse de rejaillir, source que nous nommons Dieu, en renonçant à chercher à se représenter ce Dieu, qui est au-delà de toutes les images que nous pouvons en avoir. Ce Dieu dont nous espérons que, dans la résurrection, que nous ne pouvons pas non plus nous représenter, il vaincra définitivement le mal et la mort dans le renouvellement de vie promis à l'humanité.

Ignace Berten

CHRONIQUE

Le premier week-end d'avril, une collaboration entre La Relève et le monastère permet d'accueillir le professeur Emmanuel Falque à l'hôtellerie pour une session sur le triduum pascal aux yeux d'un philosophe. Emmanuel Falque est doyen honoraire de la faculté de philosophie de la Catho à Paris. Vous pouvez visionner ces conférences sur Internet.

Le P. Maksymilian et frère Renaud sont heureux de retrouver les moines d'Étiolles pour leur visite canonique. Un long travail de préparation d'une continuité monastique pour ce lieu a été réalisé avec l'Abbaye de Chô son au Vietnam. Une collaboration entre des bénédictins et des cisterciens pour la pérennité d'un lieu spirituel au service de la ville et de ses habitants. Bon vent à ce projet et à cette perspective.

Nous accueillons la RTBF pour la rediffusion des messes dominicales jusqu'au 11 juin.

Itzel Devos nous envoie un beau message à l'occasion des cinq ans de sa confirmation vécue ici. Chacun des enfants de cette famille d'amis prennent leur envol dans leur vie personnelle. Nous sommes heureux de les avoir accompagnés toutes ces années où nous avons pu les voir grandir. Avec Déédéni, frère Beto obtient un second prix au concours d'art floral du château de Belœil.

Des travaux d'électricité ont commencé à l'église. Quousque tandem ?

Nos petits frères de l'Évangile accueillent Aleksandr pour ses démarches de régularisation à Bruxelles.

Nos amis Pierre et Brigitte Boland partent en pèlerinage vers Compostelle. Ils reçoivent la bénédiction appropriée à l'issue de l'eucharistie dominicale le jour du grand départ.

Frère Pierre va vivre trois semaines de revalidation à Fraiture.

Frère Renaud participe à l'Assemblée Générale de l'Abbaye de Val-Dieu.

Mgr Eugène Rixen vient faire sa retraite chez nous. Il a été longtemps évêque au Brésil. Nous écoutons son témoignage sur la situation dans ce pays et la défense des paysans qui ont été spoliés de leurs terres.

Nous retrouvons également une autre amie qui nous est chère : Petite Sœur Dominique, qui est secrétaire de l'équipe générale à Trefontane.

Le 31 mai, frère François, frère Étienne, frère Renaud et Nicole Piront visitent la paroisse anglicane de Bruxelles, *Holy Trinity*. Notre Sœur Julian a vocation de passerelle entre nos deux communautés. Heureuses rencontres le jour de la Visitation.

Frère Luc participe à une réunion du Dialogue Interreligieux Monastique à Bruxelles.

Frère Pacôme passe la première quinzaine de juin dans le monastère orthodoxe de Cantauque.

Frère Beto va visiter la famille de son frère qui vit à Barcelone.

Frère Jean-Baptiste fait une chute dans les escaliers et se casse l'avant-bras. Cinq semaines de patience...

Le 10 juin, avec Johnny Gouders, nous sommes fraternellement accueillis par Anne-Marie et Guy Grodent à la "fermitage", à Houvegnez, dans le hameau où était prévue initialement la fondation de notre monastère.

Le 17, nous vivons une très belle journée avec nos oblats autour de l'avenir des monastères. L'après-midi, nous sommes heureux de faire mémoire de Maurice Bellet à travers l'émission "Noms de Dieu" qui lui fut consacrée.

MÉDITER L'ÉVANGILE À L'ÉCOLE DE SAINT BENOÎT

Du lundi 17 juillet (18h) au dimanche 23 (14h)

Animation : frère Bernard

Avec saint Benoît qui nous demande de ne rien préférer à l'amour du Christ, nous nous mettrons à la suite de Jésus en méditant quelques pages d'évangile qui nous le montrent dans plusieurs aspects de sa mission. La règle de saint Benoît nous aidera à traduire dans notre vie concrète les passages d'évangile commentés.

Un exposé le matin et un exposé l'après-midi.

Retraite ouverte à tous, au rythme de la liturgie monastique.

Il est aussi possible de s'inscrire aux journées sans demander l'hébergement.

P.A.F. : 300 euros (240 de pension et 60 d'animation).

Tél.080 280371 accueil@wavreumont.be

* * *

INVITATION

Avis aux gréco-philes-amateurs !

Au monastère existe un petit atelier mensuel, pour le grec biblique. Il a pour but de goûter ensemble la Parole, dans le texte grec du Nouveau Testament. L'accent est mis sur les différentes traductions et leurs nuances propres, plus que sur la grammaire, où chacun possède son niveau, toujours bonifiable. Laisse-toi tenter par cette aventure !

Informations et inscriptions chez l'animateur,

Jan Vermeulen, au tél. 080 570525.